

ONZIÈME HOMÉLIE

Action de grâce à Dieu qui avait préservé les habitants d'Antioche des maux dont leur sédition les avait menacée; retour sur ce qui s'était passé à cette occasion; contre ceux qui rabaissent notre corps; de la création de l'homme, considérée en général; enfin, qu'il faut le corriger des jurements.

1. Lorsque je rapproche par la pensée, et la tourmente que nous avons traversée et le calme dont nous jouissons en ce moment, je ne cesse de répéter : «Béni soit Dieu qui fait toutes choses et qui les change à son gré. Béni soit Dieu qui a fait jaillir la lumière des ténèbres. Béni soit Dieu qui conduit aux portes du tombeau et qui en ramène, qui châtie et qui n'extermine pas.» (Amos 5,8; Job 37,15; I Roi 2,6; II Cor 6,9) Ces paroles, je voudrais que vous les eussiez continuellement dans la bouche, sans que vous vous en lassiez jamais. Si Dieu vous a témoigné sa bien vaillance par des faits incontestables, serions-nous exempts de reproche, en refusant de lui témoigner par des paroles notre reconnaissance ? C'est pour cela que je vous engage à n'interrompre jamais vos actions de grâces. D'ailleurs, la gratitude que nous lui exprimerons en retour de ces premiers bienfaits, sera évidemment pour nous le présage de bienfaits encore plus considérables. Ainsi ne nous laissons pas de nous écrier : Béni soit Dieu qui nous a permis, à nous de vous préparer en toute confiance le repas accoutumé; à vous de venir en toute sécurité écouter nos discours. Béni soit Dieu; car nous accourons ici maintenant, non pour échapper aux dangers du dehors, mais pour écouter la divine parole. Béni soit Dieu; car nous sommes ici réunis les uns auprès des autres, non sous l'influence de l'anxiété, de la crainte et de la sollicitude, mais sous l'influence d'un sentiment dans lequel l'effroi n'a aucune part.

Pendant les jours qui viennent de s'écouler, nous étions en quelque sorte le jouet des flots d'une mer irritée; nous regardions chaque instant comme celui de notre naufrage; en proie à de tristes pressentiments, emportés dans la même journée par les bruits les plus divers, nous vivions dans le trouble, cédant aux impressions les plus opposées, toujours en quête de nouvelles et nous demandant avec avidité les uns aux autres : Est-il venu du camp quelque messenger ? Que nous annonce-t-il ? Ce que l'on dit, est-ce vrai ou faux ? Et nous passions les nuits sans sommeil, et en regardant la ville nous versions des larmes, comme si elle eût été à la veille de sa ruine.

Voilà pourquoi nous-même, en ces jours, avons gardé le silence. C'est que notre chère cité était déserte; c'est que tous les habitants se réfugiaient dans la solitude; c'est que tous ceux qui étaient restés paraissaient couverts comme d'un sombre nuage de tristesse. Or, dès que l'âme est inondée de tristesse, elle est dans l'impuissance de prêter au discours une oreille attentive. Aussi, quand les amis de Job vinrent le visiter, à la vue du malheur affreux qui avait éclaté sur sa maison, de ce juste, assis lui-même sur un fumier et couvert d'ulcères, ils déchirèrent leurs vêtements et s'assirent auprès de lui en gémissant et sans proférer une parole; montrant par ce procédé que le calme et le silence sont le premier remède à apporter à de si profondes douleurs: et, en effet, la douleur de Job était bien au-dessus de toute consolation humaine. De même, lorsque Moïse vint trouver ses frères captifs, occupés alors à faire des briques pour leurs maîtres, les Hébreux ne prêtèrent aucune attention à ses promesses, à cause de l'abattement et de l'oppression qui pesaient sur eux. Mais qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des hommes pusillanimes donnent un pareil exemple, quand nous voyons les disciples du Christ sujets à cette même faiblesse ? Dans cette cène mystique, après laquelle le Sauveur s'entretint d'une manière si intime avec eux, les apôtres ne cessaient au commencement de lui demander : «Où allez-vous donc ?» Mais lorsqu'il leur eut annoncé les maux qui devaient les atteindre eux-mêmes à une époque peu éloignée, les guerres et les persécutions dont ils seraient les victimes, les haines qu'ils s'attireraient de toutes parts, les fouets, la captivité, les jugements, les fers qui les attendaient, leur âme affaiblie par la crainte dont les avait pénétrés la parole du Sauveur, et par le sombre avenir qui leur était présenté, demeura comme affaissée sous le poids d'un insupportable fardeau. Les voyant en proie à cette consternation, Jésus leur adressa ce reproche: «Je m'en vais vers mon Père, et nul d'entre vous ne me demande : Où allez-vous ? Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur.» (Jn 16, 5-6) C'est pour un semblable motif que nous aussi nous avons précédemment gardé le silence, en attendant l'occasion qui s'est offerte aujourd'hui. Lorsque l'on a quelque faveur à implorer, quoique la demande n'ait rien que de raisonnable, on épie l'occasion opportune; on s'efforce de saisir pour exposer sa requête, le moment où celui à qui il appartient de l'accorder est dans des dispositions bienveillantes; et l'on cherche ainsi à faire de l'occasion un auxiliaire pour obtenir la grâce désirée. Telle doit être, avec encore plus

ONZIÈME HOMÉLIE

de raison, la conduite de celui qui est appelé à parler en public : il faut qu'il cherche l'occasion favorable, et qu'il choisisse, pour leur adresser la parole, le moment où ses auditeurs sont prêts à l'écouter avec un esprit bien disposé et exempt de tout chagrin et de toute sollicitude : voilà ce que nous avons fait nous-même.

2. Maintenant que vous avez secoué tout sentiment de tristesse, nous commencerons par vous rappeler le sujet de nos entretiens passés, afin que vous saisissiez plus aisément nos paroles. Nous vous avons dit à propos de l'univers, que Dieu ne s'était pas contenté de lui imprimer un caractère admirable de grandeur et de beauté, mais qu'il y avait gravé des signes de faiblesse et de corruption : nous ajoutons que nous avons sous les yeux des preuves sensibles de ces deux vérités, lesquelles d'ailleurs étaient pour nous d'une égale importance; car, si la beauté de cet univers nous pénètre d'admiration envers l'auteur de toutes choses, sa caducité nous préserve du danger de l'adorer. Il nous est facile d'appliquer à notre corps le même ordre de considérations. Il arrive souvent à beaucoup de gens qui ne sont pas moins les ennemis de la vérité que les nôtres, de nous demander pourquoi le corps humain a été créé corruptible et mortel. Parmi les Grecs et les hérétiques un grand nombre soutiennent que cet état de choses ne saurait avoir Dieu pour auteur. Il est, disent-ils avec emphase, de la plus haute inconvenance de considérer Dieu comme la cause des infirmités, des sueurs, des fatigues, des calamités et de toutes les misères auxquelles notre corps est sujet.

Pour moi, en face d'une semblable question, il me serait permis de répondre en ces termes : Ne me parlez pas de l'homme prévaricateur, de l'homme dépouillé de sa dignité première, de l'homme sous le coup d'une juste sentence. Voulez-vous savoir quelle était la condition originelle de ce corps tel que Dieu l'a créé ? Transportons-nous dans le paradis, et considérons l'homme au premier instant de son existence. Son corps n'était pas alors corruptible et mortel : pareil à une statue d'or qui vient d'être retirée de la fournaise, et qui brille d'un magnifique éclat, il était exempt de tout principe de corruption. Alors il n'y avait pour lui ni travail pénible, ni sueur fatigante, ni soucis dévorants, ni chagrins obstinés, ni aucun sentiment capable de l'affecter en un sens plus désagréable. Mais quand l'homme, abusant de cette félicité, eut outragé son bienfaiteur, quand il eut estimé un esprit menteur plus digne de foi que ce Dieu par lequel il avait été comblé de prévenances et d'honneurs, quand, se flattant de l'espoir d'être dieu lui aussi, il eut conçu de lui-même une opinion qu'était loin de justifier sa véritable dignité, alors le Seigneur, pour le ramener au moyen des faits eux-mêmes à des sentiments plus sages, le rendit sujet à la corruption et à la mort, et l'esclave d'une infinité de besoins. Il n'agissait pas ainsi par haine ou par aversion envers l'homme, mais dans l'intérêt de ce dernier, afin d'opposer dès le principe une barrière à cet orgueil contagieux et funeste, d'en arrêter les progrès en lui montrant par sa propre expérience qu'il était mortel et périssable, et en le détournant de s'abandonner à l'avenir à ces chimères et à ces rêves dont l'avait bercé le tentateur par ces paroles : «Vous serez comme des dieux.»(Gen 3,5)

C'est pour extirper du cœur humain cette illusion jusque dans ses racines que le Seigneur a soumis notre corps à mille souffrances et à des misères sans nombre; qu'il a chargé la nature elle-même de nous apprendre le peu de fondement de telles pensées. Que ce soit la vérité, les faits qui concernent Adam le montrent avec évidence, car c'est pour s'être flatté d'une semblable espérance, qu'il a été atteint d'un semblable châtiment. Considérez ici, je vous prie, la sagesse du Créateur : il ne voulut pas qu'Adam fût le premier à faire l'expérience de la mort; il en frappa d'abord son enfant, et c'est en présence du corps d'Abel flétri et en dissolution, en contemplant de ses propres yeux ce triste spectacle, qu'il reçut le plus profond des enseignements, qu'il comprit la grandeur de sa faute et qu'il revint de ses déplorables erreurs.

Si cette vérité se démontre évidemment, comme je le disais tout à l'heure, par l'histoire de notre premier père, elle ne ressort pas avec moins de clarté d'autres considérations qu'il nous reste à exposer. La loi qui enchaîne la destinée de notre corps est tellement inexorable, elle condamne tous les hommes à la mort, à la corruption, à la ruine, elle les voue à la poussière d'une manière si visible, que les bons philosophes de la gentilité ont cru devoir faire entrer ce caractère de mortalité dans la définition complète qu'ils ont donnée de la nature humaine. Demandez-leur ce que c'est que l'homme : – «C'est, vous disent-ils, un animal raisonnable et mortel.» Et cependant, quoique personne n'ait élevé un doute sur ce point, des hommes ont osé se donner pour immortels aux yeux de la multitude; et quand les regards ne rencontrent partout que des spectacles de mort, ils ont voulu qu'on proclamât leur divinité et qu'on les honorât en conséquence. Si la mort ne les eût frappés à leur tour; si elle n'eût

ONZIÈME HOMÉLIE

rappelé à tous la fragilité et la vanité de notre nature, à quel degré d'impiété la plupart des hommes ne seraient-ils pas descendus ?

Ecoutez ce que le Prophète nous apprend d'un roi barbare atteint de cette folie. «Je placerai mon trône au-dessus des astres du ciel, et je serai semblable au Très-Haut, disait cet orgueilleux monarque.» Et le Prophète, tournant en dérision ce langage, ajoute après avoir annoncé sa mort : «La pourriture sera la couche sur laquelle tu seras étendu, et les vers te serviront de couverture.» (Is 15,13-14 et 11). Comme s'il lui disait : Ô homme à qui une telle fin est réservée, oses-tu bien former de ces rêves audacieux ? Un autre roi, celui de Tyr, nourrissant de semblables desseins, et voulant passer pour un dieu, Ezéchiel lui adressa ces paroles : «Toi, tu n'es pas un dieu : tu n'es qu'un homme, et les bourreaux te le prouveront.» (Ez 28,9)

Le Seigneur se proposait donc d'enlever tout prétexte à l'orgueil et à l'idolâtrie, quand il condamnait notre corps aux misères qui le tourmentent. Pourquoi, du reste, vous étonneriez-vous de cette condition à laquelle le corps humain a été réduit, puisque l'âme se trouve à peu près dans une condition semblable ? Quoique Dieu n'ait pas créé l'âme mortelle, quoiqu'il lui ait conservé l'immortalité, il l'a rendue sujette à l'oubli, à l'ignorance, aux chagrins et aux sollicitudes, et cela, dans la crainte que le sentiment de sa propre noblesse ne l'entraînât à concevoir une trop haute idée d'elle-même. En effet, si, malgré ces imperfections, des hommes ont osé soutenir qu'elle appartenait à la substance même de Dieu, quelle folie n'avaient-ils pas imaginée, dans le cas où elle aurait été affranchie de tous ces liens ?

Ce que je vous disais à propos de la création, je le répéterai à propos du corps humain ; c'est qu'il me pénètre d'admiration envers Dieu pour ces deux raisons : et parce qu'il a été soumis à la corruption, et parce qu'en cela même il nous montre la sagesse et la puissance de son auteur. Que Dieu ait pu le former d'une matière plus noble, il l'a prouvé en créant le soleil et les autres astres. Celui qui a créé ceux-ci dans de telles conditions, aurait eu certainement le pouvoir de créer celui-là, s'il l'eût voulu, dans des conditions identiques. Il n'y a d'autre raison de l'infirmité du corps humain que la raison énoncée tout à l'heure. Loin de rapetisser l'œuvre du Créateur, cette raison la rehausse davantage. Plus la matière est vile, plus il a fallu d'art, de ressources et d'habileté pour faire avec un peu de limon et de cendre une œuvre si harmonieuse, et douer cette matière de sens si variés, si délicats, et capables de nous conduire à la connaissance de si remarquables vérités.

3. En conséquence, admirez d'autant plus l'art étonnant du Créateur que la grossièreté de la matière vous surprend davantage. Pour moi, j'accorde moins d'admiration au statuaire, quand il façonne une statue d'or, que lorsque, par la force de son art, il réussit à former avec un peu d'argile une statue dont les traits sont empreints d'une étonnante et d'une inconcevable beauté. Dans le premier cas, la matière vient en aide à l'artiste : dans le second, c'est l'art seul qui se montre à découvert. Voulez-vous à votre tour apprécier la sagesse de notre Créateur ? Rappelez-vous à quel usage est employé l'argile : à façonner des briques et des vases, n'est-ce pas ? Eh bien, l'artiste suprême, Dieu a fait de cette argile uniquement employée à façonner des briques et des vases, un œil si beau qu'il frappe d'admiration ceux qui le considèrent : cet œil, il l'a doué d'une telle puissance qu'il pénètre de son regard la profondeur effrayante de l'atmosphère, et qu'il lui suffit du secours d'une petite pupille pour embrasser des corps sans nombre, les montagnes, les forêts, les collines, les mers et les cieux. Ne m'objectez pas ses larmes et ses autres infirmités : ces choses n'ont d'autre origine que votre prévarication. Pensez plutôt à sa beauté et à sa vertu. Il parcourt la vaste étendue de l'air, sans éprouver de peine ni de fatigue, et tandis que les pieds, à mesure qu'ils cheminent, souffrent et se lassent, l'œil traverse un espace si profond et si large, sans ressentir aucune lassitude. Comme il est de tous nos membres celui qui nous est le plus nécessaire, le Créateur n'a pas voulu qu'il cédât aisément à la fatigue, et il l'a disposé de manière à ce qu'il nous fournit un ministère aussi prompt que facile.

Mais comment exprimer d'une manière satisfaisante par des paroles la vertu de ce sens admirable ? A quoi bon vous citer la pupille et la puissance visuelle de notre œil ? Examinez seulement ses paupières, c'est-à-dire une des parties du corps humain les moins importantes en apparence, et vous y remarquerez encore la sagesse de l'auteur de l'univers. A l'extrémité des tiges de blé, les épis sont environnés de petits dards qui en repoussent les oiseaux, et qui, les empêchant de s'y reposer, ne leur permettent pas de briser la tige trop faible pour les supporter. Les cils des paupières sont aussi d'une certaine façon de petits dards qui protègent les yeux, et qui, opposant une barrière à la poussière, aux brins de paille et à tout objet extérieur capable de nuire à cet organe, ne leur permettent pas de blesser les paupières.

ONZIÈME HOMÉLIE

Voici encore au sujet des sourcils une observation non moins surprenante. Qui ne serait frappé de la manière dont ils sont placés ? Ils ne se projettent pas outre mesure, de façon à obscurcir le regard : ils ne sont pas, d'autre part, plus enfoncés qu'il n'est besoin. Semblables à la partie saillante du toit d'un édifice, ils s'avancent au-dessus des yeux afin de recevoir la sueur qui coule de la tête, et de les préserver de toute offense. Voilà pourquoi les sourcils sont eux-mêmes garnis de poils qui, par leur densité, arrêtent tout ce qui se présenterait, et forment sur les yeux une saillie des plus utiles, en même temps qu'ils en rehaussent la beauté.

A ce sujet d'admiration s'en ajoute un autre tout aussi remarquable. Expliquez-moi, s'il vous plaît, pourquoi les cheveux de la tête croissent et se renouvellent, tandis qu'il n'en est pas de même des poils qui forment les sourcils ? Ce fait n'est pas plus un fait indifférent qu'il n'est l'œuvre du hasard. Si les poils des sourcils ne croissent pas, c'est afin qu'ils n'en viennent pas jusqu'à gêner les regards, comme il arrive aux personnes parvenues à une extrême vieillesse.

Et la sagesse que nous révèle la constitution du cerveau, qui nous la fera saisir ? D'abord, Dieu en a rendu la substance molle, parce qu'elle est la source de toutes nos sensations. Ensuite, afin que sa mollesse ne l'exposât pas à des lésions nombreuses, il l'a environné d'os de toutes parts. De plus, dans la crainte qu'il n'eût à souffrir des aspérités de ces os, il a tendu entre les os et le cerveau une membrane; et, indépendamment de cette membrane, il en a encore disposé une seconde : de telle sorte que la première protège le cerveau dans sa partie inférieure, et que la seconde, d'une dureté beaucoup plus prononcée, est entourée dans la partie supérieure de la chair qui couvre la tête elle-même. Cette disposition s'explique par la raison déjà donnée : elle a pour but de ne pas faire tomber directement sur le cerveau les coups destinés à la tête; en recevant les coups les premières, les membranes dont nous parlions tout à l'heure mettent le cerveau à l'abri de tout péril et le conservent intact. La boîte osseuse qui le couvre, par cela même qu'elle n'a ni continuité ni unité, et qu'elle offre une foule de sutures, lui fournit encore une garantie puissante de sécurité. En effet, ces sutures rendent facile l'expiration des vapeurs qu'il renferme, et le préservent de toute suffocation. D'un autre côté, si un coup le blesse en quelque endroit, la lésion ne devient pas générale. Supposez l'enveloppe du cerveau formée d'un os unique et continu, il suffirait qu'il fût atteint sur un seul point pour que l'enveloppe tout entière en ressentit le contre-coup, mais la division à laquelle elle est soumise rend cette conséquence impossible. Dans le cas où il lui arriverait d'être blessée dans une de ses parties, l'os situé en cette partie sera seul atteint; les autres os resteront intacts, leur multiplicité localisant forcément le mal, et l'empêchant de s'étendre aux parties voisines.

Voilà pourquoi le Seigneur a formé de plusieurs os l'enveloppe cérébrale. Semblable à un architecte qui n'oublie pas d'établir au-dessus d'un édifice un toit garni des tuiles nécessaires, il a revêtu d'os la partie supérieure de la tête, et il y a fait croître des cheveux afin que la tête eût aussi son ornement. La structure du corps découvre un dessein de même nature. Le cœur étant le plus important de nos organes, et la conservation de notre vie dépendant de cet organe d'une manière si étroite, que la moindre lésion dont il est atteint détermine la mort, le Créateur l'a environné dans tous les sens d'os très durs et très compacts, et il lui a donné en quelque sorte pour muraille, devant, la partie proéminente de la poitrine; derrière, la charpente osseuse des épaules. Comme le cerveau, le cœur a aussi ses membranes. De crainte que la multiplicité de ses battements, et que les palpitations occasionnées par la colère et par les sentiments de ce genre, ne l'exposassent à être blessé et lésé par la dureté des os dont il est entouré, Dieu l'a revêtu de plusieurs membranes, et a mis au-dessous le poumon, couche molle destinée à recevoir ses battements, et à le préserver de tout danger, quand il lui arrive de sortir de sa régularité accoutumée.

Mais pourquoi parler du cerveau et du cœur ? est-ce que nos ongles eux-mêmes, si nous les considérons, ne nous découvriront pas à un très haut degré la sagesse divine, tant par leur forme que par leur substance et la place qu'ils occupent ? Il nous faudrait dire aussi pourquoi nos doigts n'ont pas tous la même longueur, et bien d'autres choses encore. Mais ce qu'elles viennent d'entendre fera briller d'un éclat suffisant aux yeux des personnes sérieuses la sagesse de notre Créateur. C'est pourquoi je laisse aux esprits investigateurs le soin d'approfondir cet ordre d'idées, et je passe immédiatement à un autre sujet.

4. Outre les difficultés auxquelles nous venons de répondre, on nous oppose encore ce langage : Quoi ! l'homme est, d'après vous, le roi des êtres dépourvus de raison; et cependant un grand nombre d'animaux l'emportent sur lui en vigueur, en agilité, en rapidité ! Et, en effet, le cheval est plus rapide, le bœuf plus dur au travail, le lion plus fort et l'aigle plus léger. – Comment répondre à cette objection ? Nous répondrons qu'elle nous donne l'occasion de

ONZIÈME HOMÉLIE

connaître mieux la sagesse de notre Dieu, et l'honneur dont il nous a environnés. Oui, le cheval est plus rapide à la course que l'homme; mais pour accomplir un long voyage, l'homme a plus de ressources que le cheval. A peine le plus rapide et le plus robuste des coursiers parcourra-t-il deux cents stades en un jour : l'homme, en attelant successivement plusieurs chevaux à un char, en fera jusqu'à deux mille. Ainsi, les avantages que sa rapidité donne au cheval, l'art et le raisonnement les confèrent à l'homme à un degré bien plus remarquable. L'homme n'a pas de pieds aussi légers que les pieds d'un coursier; mais il a à son service, avec ses propres pieds, les pieds de cette espèce d'animaux. Tandis que, parmi les brutes, aucune n'a pu façonner à son usage une autre brute, l'homme se sert de toutes, et, grâce à l'habileté qu'il a reçue de Dieu, il trouve le secret de les employer à l'usage qui lui convient le mieux.

Alors même que les pieds de l'homme eussent égalé en force les pieds du cheval, ils eussent été néanmoins en plusieurs occasions réduits à l'impuissance; par exemple, quand il eût fallu gravir des lieux escarpés, les flancs des montagnes, ou grimper sur les arbres : dans ce cas, la corne dont est garni le pied du cheval, rend l'ascension impraticable. En sorte que, malgré leur délicatesse, les pieds de l'homme sont capables de rendre de plus grands services, et que cette délicatesse n'est pour lui la source d'aucun inconvénient; car, d'un côté, il fait servir à son usage la vigueur du cheval; et de l'autre, il est lui-même beaucoup plus propre à des marches de diverses natures.

Les ailes de l'aigle sont bien légères, il est vrai; mais la raison et l'art me permettent de vaincre et de subjuguier les animaux ailés. Voulez-vous d'ailleurs voir mes propres ailes ? J'en ai de beaucoup plus légères que celles de l'aigle. Avec ces ailes, je m'élève, non seulement à une hauteur de dix ou vingt stades, non seulement jusqu'au ciel, mais au-dessus du ciel lui-même, au-dessus des cieus des cieus, là où le Christ est assis à la droite de son Père.

Les animaux privés de raison sont aussi munis d'armes corporelles : le bœuf a ses cornes, le sanglier ses défenses, le lion ses griffes. Quant à l'homme, Dieu n'a pas fait entrer d'armes dans la constitution de son corps : il a voulu que nous les empruntions hors de nous, montrant que l'homme est naturellement doux et qu'il n'est pas appelé à se servir toujours de ses armes; et, en effet, je les dépose et je les prends tour à tour. C'est donc pour me délivrer de toute chaîne et de toute entrave; c'est pour que je ne sois pas forcé de porter toujours des armes, que le Seigneur en a rendu ma nature indépendante.

Si nous l'emportons sur les animaux en ce que nous avons une âme raisonnable, nous ne l'emportons pas moins du côté du corps lui-même. Il a été créé tel que le demandait la noblesse de l'âme, et dans des conditions qui lui permettent d'en accomplir les commandements. Dieu n'a pas formé le corps de l'homme sans dessein préalable : il l'a organisé en vue de l'âme dont il devait être le serviteur. S'il n'en eût pas été ainsi, la nature corporelle n'aurait fait que gêner les opérations de la nature spirituelle. Les maladies le montrent du reste avec évidence; car, il suffit que le corps soit tant soit peu hors de son état normal, par exemple que le cerveau se refroidisse ou s'échauffe plus qu'il ne faudrait, pour rendre l'exercice des facultés de l'âme très difficile.

Notre corps nous fournit donc le sujet d'admirer la providence du Créateur. Elle éclate, et en ce que, dès le commencement, il lui a conféré une perfection qu'il ne possède plus, et en ce que, même actuellement, il lui conserve la capacité de remplir les fonctions auxquelles il l'a destiné; et surtout en ce que, après la résurrection, il lui prépare une gloire beaucoup plus éclatante. Désireriez-vous encore une nouvelle preuve de la sagesse que Dieu a déployée dans la formation du corps humain ? je vous rappellerai celle qui semble avoir excité d'une manière plus profonde l'étonnement de saint Paul. En quoi consiste donc cette preuve ? En ce que, d'après le plan divin, les membres de notre corps l'emportent les uns sur les autres, mais à des points de vue différents : les uns l'emportent en beauté, les autres en force : l'œil, par exemple, est plus beau, mais les pieds sont plus vigoureux; la tête a plus de noblesse, mais elle ne saurait dire aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous.

C'est une observation que les animaux nous permettent de faire, et que nous aurons occasion de vérifier durant toute la vie. Le monarque est aussi nécessaire à ses sujets, et les sujets sont aussi nécessaires à leur monarque que les pieds le sont à la tête, et réciproquement. Parmi les animaux eux-mêmes, les uns ont plus de vigueur, les autres plus de beauté. Ceux-ci servent à nos plaisirs, ceux-là à notre nourriture, d'autres à nous vêtir. Le paon nous charme, les volatiles et les porcs nous nourrissent, les brebis et les chèvres nous fournissent nos vêtements, les bœufs et les autres bêtes de somme partagent nos fatigues. Il y en a aussi qui, sans servir à l'un de ces usages, exercent notre vigueur. Les bêtes fauves sont pour les chasseurs une école de courage, en même temps qu'une école de prudence et de

ONZIÈME HOMÉLIE

sagesse pour le reste des hommes, indépendamment des remèdes infiniment salutaires que la médecine emprunte à leurs corps.

Lors donc que l'on vous parlera en ces termes : Comment les animaux seraient-ils soumis à votre empire, puisque vous tremblez devant un lion ? Répondez hardiment : Les choses ne se passaient pas de la sorte à l'origine, quand nous jouissions de l'amitié de Dieu et des délices du paradis. Mais dès que nous eûmes offensé le Seigneur, nous tombâmes dans une certaine dépendance vis-à-vis de nos propres esclaves. Cette dépendance n'est pourtant pas complète, car nous parvenons par notre habileté à dompter les bêtes féroces. Il se présente quelque chose de semblable dans la maison des grands : tant que leurs enfants ne possèdent aucune autorité, ils redoutent, malgré la noblesse de leur naissance, un grand nombre de leurs serviteurs; mais lorsqu'ils ont commis quelque faute, ils éprouvent cette crainte à un très-haut degré. Cette raison nous explique pourquoi les serpents, les vipères sont devenus à nos yeux, depuis le péché, un sujet de terreur.

5. Si, après avoir considéré le corps humain, ses conditions diverses, et celles des animaux, vous considérez à leur tour les arbres, vous y remarquerez la même variété : vous pourrez constater que le plus faible d'entre eux l'emporte en quelque point sur le plus fort, que les uns possèdent des propriétés que ne possèdent pas les autres, en sorte qu'ils nous sont tous nécessaires sous quelque rapport, et qu'ils nous découvrent la sagesse inépuisable du maître de toutes choses. Ne faites donc pas de la condition périssable de notre corps un sujet d'accusation contre Dieu : prosternez-vous plutôt devant lui, et exprimez-lui l'admiration qu'excitent en vous sa sagesse et sa providence, sa sagesse, parce qu'il a connu le secret de faire régner dans ce corps périssable une sublime harmonie, sa providence, parce que, s'il l'a soumis à la corruption, c'est dans l'intérêt de notre âme, afin de réprimer son enflure et de punir son orgueil.

Pourquoi donc alors, dira quelqu'un, Dieu n'a-t-il pas ainsi réglé les choses dès le commencement ? Il se justifie lui-même par les faits, et s'appuyant non sur de simples paroles, mais sur ce qui est arrivé, il vous tient ce langage : Je t'appelais à une plus glorieuse destinée, mais tu t'es rendu indigne de ce bienfait, en perdant le paradis. Cependant, loin de t'abandonner avec mépris, je réparerai encore ta faute, et je te ramènerai vers le ciel. Si j'ai permis que tu fusses durant tant d'années en proie à la corruption et à la ruine, c'est afin que tu apprisses à pratiquer sérieusement l'humilité, et que tu ne revinsses plus à tes premières pensées.

Que toutes ces choses nous engagent à remercier Dieu de son amour, à reconnaître sa providence paternelle d'une manière profitable à nos âmes, et à observer avec la plus exacte fidélité le commandement dont je vous ai si fréquemment entretenus. Sachez-le bien : je ne cesserai d'insister sur ce point, tant que vous ne vous serez pas complètement réformés, car nous ne nous proposons pas ici de vous adresser des exhortations plus ou moins nombreuses, mais de vous en adresser jusqu'à ce que nous vous ayons persuadés. Le Seigneur disait aux Juifs par la bouche de son prophète : «Si vos jeûnes n'aboutissent qu'à des querelles et à des procès, pourquoi donc jeûnez-vous ?» (Is 58,4) Voici ce qu'il vous dit par notre ministère : Si vos jeûnes n'aboutissent qu'à des serments et à des parjures, pourquoi jeûnez-vous ? Dans quelles dispositions verrons-nous la fête sacrée de Pâques ? Dans quelles dispositions nous présenterons-nous au saint sacrifice ? Oserons-nous bien nous servir, pour participer à ces admirables mystères, d'une langue avec laquelle nous avons méprisé la loi de Dieu, avec laquelle nous avons souillé notre âme ? Personne n'oserait porter des mains impures sur la pourpre impériale, et nous recevrons avec une langue impure le corps ou Seigneur ! car le serment appartient à l'impie, et le sacrifice appartient au Seigneur. «Mais qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres j quel rapport existerait-il entre le Christ et Bélial ?» (II Cor 6,14-15) Que vous travailliez sérieusement à vous corriger de cette funeste habitude, je le sais à n'en pouvoir douter. Cependant, comme il n'est pas facile à chacun de nous d'en venir à bout par nous-mêmes, organisons entre nous certaines associations. Imitons les pauvres, lorsqu'ils veulent faire entre eux un banquet : chacun pris isolément étant dans l'impuissance d'en supporter les frais, ils arrivent facilement à les couvrir en se réunissant et en recourant à une souscription générale. De même, puisque chacun de nous manque de l'énergie nécessaire, formons entre nous certaines catégories, et engageons-nous à employer les uns vis-à-vis des autres, les conseils, les avis, les exhortations, les reproches, les menaces, afin que cette sollicitude générale nous ramène tous dans le droit chemin. Les défauts du prochain nous frappant plus vivement que nos propres défauts, veillons sur les autres, et prions les autres de veiller sur nous, afin que, grâce à cette belle émulation, venus à bout de cette déplorable habitude, nous arrivions avec confiance à ce saint jour de fête, et que nous

ONZIÈME HOMÉLIE

participions au saint sacrifice avec une heureuse confiance et une conscience paisible, par la faveur et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, en qui et avec qui toute gloire soit au Père, dans l'unité du saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.